

**JACQUES ROBICHON**



**LE CORPS  
EXPEDITIONNAIRE  
FRANÇAIS  
EN ITALIE  
1943/1944**

Presses de la Cité

publié en 1981

C'est la première fois qu'on entend chanter le coucou. Hier, Ichac parlait de Cassino, et Emig, la tête et la barbiche au vent, maigre et nerveux, s'est mis aussitôt à repenser à la chouette de Térelle, dans les montagnes du Belvédère.

— Avec les rossignols du Garigliano, la volière est pleine, dit un sous-officier en passant.

Mais Emig reste radicalement imperméable à un tel genre d'humour, volant bas, à vrai dire ; il ne réagit pas. Le coucou de Carpineto lui rappelle ses pépinières de Mittelwihr (Haut-Rhin) et la chouette de Térelle évoque pour lui des souvenirs dont il ne parle jamais, la mort de son chauffeur Valdairon, par exemple, l'hiver dernier.

Au-dessus des pentes boisées se dressent les murs austères du village en fer à cheval, perché sur deux éperons. Carpineto Romano, c'est déjà la campagne romaine qui s'annonce, Montelanico et Colle Ferro au loin, les approches de la Nationale 6, via Casilina. Tirailleurs, équipes du Génie, artilleurs de montagne, spahis, régiments de chars se sentent plus que jamais des fourmis dans les jambes.

— Emig, on vous trouve partout ?

— Ne vous foutez pas de moi, Ichac. C'est pourtant vrai qu'un petit bout de repos pour la Pentecôte n'aurait fait de mal à personne, mais quand on a pris de bonnes habitudes, qu'est-ce que vous voulez, hein ?

Le petit correspondant de guerre a surgi derrière le char du chef de peloton à la barbiche blonde. Emig n'ignore pas que son bouc en bataille fait partie de sa légende, mais sa façon de le défendre fait taire aussitôt les plaisanteries : sa barbiche de poils dorés, il a juré de ne la couper qu'une fois entré à Strasbourg.

Leica en bandoulière, confidentiel et rigolard, Ichac se plante contre la plate-forme arrière du T.D. camouflé dans une olive-raie, sur la droite de la route de Montelanico.

— C'est vrai ce qu'on raconte, Emig ? que vous vous êtes mis dans la tête d'entrer le premier à Rome ?

— Ne vous en faites pas, monsieur le correspondant de guerre, répond le grand Alsacien sans cesser de braquer ses jumelles au-delà des arbres, entre deux assourdissants coups au but de 76,2 du char *Courage*. Tant qu'on ira dans cette direction, vous me trouverez toujours en tête. D'ailleurs, je crois qu'on va encore bouger ; ils sont en train de faire sauter la route.

De lourdes fumées d'explosions montent du fond de la vallée. Ichac a-t-il un pressentiment, ou juge-t-il que le soir descendant

entre les oliviers, avec ce chef de peloton de T.D. et son adjoint campés sur leur plage arrière, constituerait un assez bon document pour les journaux d'Afrique du Nord ? Le correspondant de guerre tire son Leica de son étui et prend sa photo. Il ne sait pas qu'elle est la dernière du grand Alsacien évadé, flottant dans sa combinaison de combat, barbiche au vent.

— Ce n'est pas parce que votre chef de peloton est un con que vous devez l'être plus que lui...

Dès que l'obscurité est descendue, les chars se mettent en position de nuit : une sorte de clairière au large de la route. Les hommes de garde ont pris leurs postes et le reste du peloton s'est réuni autour du lieutenant pour discuter de la progression du lendemain, comme c'est l'habitude au peloton Emig.

C'est au cours de cette discussion que le sous-lieutenant Emig a proféré des paroles au plus haut point inattendues.

— Car, poursuit Jean-Jacques Emig, ici, les casques servent pratiquement à tout, sauf à protéger la tête. Dorénavant, je veux, entendez-moi bien, je veux que tout le monde porte son casque... Compris ? Danguilhem ?

— Compris, mon lieutenant.

Plus tard, c'est-à-dire à peine au-delà du lever du jour suivant, il devait paraître à tous simplement extraordinaire que ce soir-là, justement, mercredi 31 mai 1944, sur la route de Carpineto à Montelanico, le sous-lieutenant Emig ait fait cette « sortie », et imposé de tels ordres, lui qui, jamais auparavant, même sur la route de Téréelle, n'a collé au combat un casque américain autrement que pour se protéger du soleil.

— Manu ?

De tous les hommes d'équipage, Ballester est peut-être le plus abasourdi de tous. « Qu'est-ce qu'il lui prend, au lieutenant ? » se souvient-il d'avoir pensé presque à voix haute.

— Compris, mon lieutenant, bougonne le tireur-pointeur de Colère.

Et le peloton Emig se disperse, chacun des quatre équipages regagnant son abri sous les chars, glissés entre les chenilles.

5 heures du matin, 1<sup>er</sup> juin. Suivant une tactique éprouvée, l'ennemi a décroché pendant la nuit en pratiquant derrière lui les destructions nécessaires pour se rétablir sur de nouvelles positions.

Seuls, les quatre chars d'Emig ont pris le départ. Pour une fois Colère n'est pas en tête, mais *Courage*, le T.D. de Danguilhem, puis *Calme* et *Courroux*.

*Cabochar*, le half-track de commandement, ainsi que les jeeps du groupe de protection, restent sur place pour le moment. Sur la route, la progression est extrêmement lente : 50 à 60 mètres d'intervalle entre chaque T.D. Puis la petite colonne s'arrête, moteurs coupés. Le jour est déjà largement levé. Aussitôt,

piéd à terre, pour profiter de la halte et faire chauffer du café. Hier, pour la première fois depuis huit jours, le peloton a pu se faire cuire un repas chaud.

Pour la première fois aussi, depuis qu'ils sont en campagne, attestera Emmanuel Ballester, le sous-lieutenant Emig a coiffé son double casque, léger et lourd, enfoncé sur les yeux. Ballester sourit avec un peu moins d'ironie qu'il ne le désire.

— Alors, tu n'as vraiment rien compris, Manu ?

— Si, mon lieutenant.

— La preuve que non.

— La preuve que oui, mon lieutenant, riposte Ballester, quand j'aurai fait chauffer le café. Je ne peux pas faire chauffer le café dans mon casque et l'avoir en même temps sur la tête.

Emig, qui ne veut pas sourire, doit penser : « Sacré Manu ! Toujours pareil ! » Mais il ne le dit pas.

— Vous en voulez du café, mon lieutenant ?

Emig ne refuse pas, il dit :

— D'accord. Prépare-m'en un quart, je reviens, le temps d'aller jeter un coup d'œil à la coupure sur la route.

Ils ne se reverront plus. La route de Carpineto à Montelamico est, en effet, coupée en plusieurs endroits et le Génie devra sûrement intervenir pour préparer le passage aux chars. Depuis la nuit dernière, les Allemands ont réinstallé leur artillerie. Seul, un motard de la division a réussi à passer.

Emmanuel Ballester entend la moto qui revient, et tourne la tête pour voir si son lieutenant ne la suit pas. Le motard s'arrête.

— Où est le P.C. des chars ?

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— C'est pour vous dire que le lieutenant à barbiche a été tué près du ruisseau. En bordure des bois.

Manu reste assommé, le regard rivé sur le quart de café qui refroidit près de son char.

Sans savoir trop comment, Ballester se retrouve sur la moto pour rejoindre le reste du peloton.

— Le lieutenant a été tué, dit Manu.

Incrédule, anéanti, le maréchal-des-logis Robichon considère le corps de son chef, son ami Emig, l'Alsacien de Téréelle qui n'entrera pas à Rome et ne connaîtra plus les hautes flambées de sa maison de Mittelwihr. Il est là, Emig, blessé au ventre une première fois, quand un second obus l'a abattu, touché à la tête, son casque transpercé.

Mou, inerte, Emig. Bientôt durci, et qui deviendra méconnaissable à ses hommes eux-mêmes, simplement parce que, depuis 7 heures ce matin, le sang n'irrigue plus les vaisseaux essentiels, et qu'il ne vous regarde plus de son regard bleu si intensément transparent que ce regard semblait sans fond. Robi-

chon charge le corps à l'arrière de sa jeep, que les autres sans un geste ni un mot regardent s'éloigner vers le P.C. d'escadron.

Là, le lieutenant Soudieux averti par la radio de Robichon, s'approche de la jeep, soulève le casque qu'il n'a servi à rien à Jean-Jacques Emig d'arborer ce matin, regarde et s'écarte en se détournant pour ne pas qu'on le voie pleurer. La jeep reprend la route, sur Pico.

Dans l'après-midi, le peloton Emig repart pour appuyer les tirailleurs marocains stoppés par des nids de mitrailleuses. Le brigadier-chef Claude Guiss, chef de char de Colère, commande le tir et Manu Ballester s'exécute.

Jamais le petit Algérois n'aura tiré ses 76,2 avec autant de rage que ce jour-là.

A l'écart de la route de Carpineto jaillit d'une sombre verdure épanouie la masse d'une accueillante bâtisse enfouie entre parc et jardin.

— Les gars, on va enfin roupiller dans du dur !

Méfiant par nature et fonction, le lieutenant Julien Groperrin est officier des Détails et du ravitaillement du 2<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> R.T.T. auquel il appartient depuis 1940. Avec ses cinq sergents-majors et le caporal Guerréro, son détachement a mis pied à terre, à la recherche d'un gîte pour la nuit.

La progression du 4<sup>e</sup> Tunisiens a pris depuis quelques jours l'allure d'une véritable poursuite, et le régiment du Belvédère — tant bien que mal reconstitué au printemps avec des cadres et des tirailleurs de son dépôt d'Afrique — est en mouvement, nuit et jour. Les transports par camions et par jeeps alternent avec les marches à pied.

— Ne t'emballe pas, mon petit, dit Julien Groperrin à Guerréro. Cette bicoque qui n'a rien d'une chaumière ne me dit rien qui vaille. Trop grand genre pour nous.

— Oh ! mon lieutenant !

Le château de Carpineto, qui offre pourtant à première vue des « possibilités de protection non négligeables contre l'aviation », comme dit Groperrin, est trop beau pour être vrai. Ce ne serait pas, non plus, la première fois que les Allemands abandonneraient un cantonnement en reliant à des traquenards poignées de portes et de fenêtres, robinets de lavabos, et même pieds de tables et de chaises.

Inhabité, sans traces extérieures de pillage ou de désordre, le lieu, sans qu'il puisse dire pourquoi, n'inspire pas le lieutenant Groperrin. Mais vraiment pas du tout.

— De toute façon, dit-il en revenant de sa soupçonneuse investigation, avec la foire qui règne sur la route, il se trouvera toujours un état-major pour nous déloger d'ici. Mes enfants,